

Le Moulin de Fontenoy! Cela rappelle de grands souvenirs. Il s'agit effectivement d'un moulin situé au village ou près du village de Fontenoy; et André, neveu de Clovis, y épouse Georgette fort peu de jours avant la bataille qui a rendu ce lieu si célèbre. Il y est question à plusieurs reprises du duc de Richelieu et du maréchal de Saxe, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Georgette, la meunière, y déclare, sans susciter la moindre objection, que les militaires français ne sauraient lui donner d'inquiétude. – « Ce sont des amis ». – dit-elle. Si telles étaient, dès 1745, les dispositions de la Belgique, qu'on appelait alors les Pays-Bas autrichiens, que sont-elles aujourd'hui?

On voit rarement de meunières aussi jeunes que cette Georgette. *A peine au sortir de l'enfance*, elle dirige toute seule un établissement industriel et commercial qui, en France, exigerait l'intelligence et l'activité d'un homme fait et rompu aux affaires. Et cependant les travaux, les soucis de son exploitation ne l'empêchent pas de songer aux amours et n'ôtent rien à sa gaîté. Elle a quatre amoureux. Quatre, ni plus, ni moins: M. le notaire de Fontenoy, dont je regrette ne pouvoir vous dire le nom; M. Corbin, régisseur d'une terre des environs; M. Clovis, agriculteur ou horticulteur du pays, et M. André, neveu dudit Clovis. Faut-il ajouter que c'est M. André qu'elle préfère? Il n'a pas le sou, mais il est jeune. Les autres ont du bien, mais ils sont vieux et ridicules, d'une bêtise ineffable, poltrons *comme la lune*. C'est l'un d'eux qui le dit. Sur quoi se fonde-t-il pour adresse à l'astre des nuits une telle injure?

Cela étant posé, on se doute bien que les trois prétendants surannés vont subir mille mésaventures. Cela leur est dû. Georgette y travaille de son mieux. Jamais meunière flamande n'a payé de plus d'ingratitude la passion dont elle était l'objet. Pauvres amoureux! Les railleries, les coups de bâton, les coups de sabre et même les coups de dent, - ces derniers ne viennent pas de la meunière, mais de son chien, ce qui est plus désagréable, - tous ces inconvénients ne sont que le prélude d'une triple mystification dont ils sont à la fois les agents et les victimes. Que vous dirai-je? Lorsque Clovis consent enfin au mariage de son neveu, il s'estime heureux d'en être quitte à si bon marché.

La musique s'accommode à merveille de ces folies, et M. Seveste, à notre avis, gagnerait beaucoup à entrer plus résolument dans cette voie de l'opéra bouffe, si peu explorée en France, et où il a déjà fait un pas si heureux en donnant *la Poupée de Nuremberg*.

Un assez vif intérêt s'attachait à la première représentation de cet ouvrage. C'était le coup d'essai d'un jeune artiste, élève du Conservatoire de Bruxelles, et à qui la recommandation de M. Fétis avait servi de passeport. M. Gevaert n'a pas démenti les espérances de son maître. Il sait de la musique et de la composition tout ce qu'on en peut savoir. L'harmonie, le contre-point, l'orchestre, n'ont plus pour lui de mystères. Il écrit avec une facilité, un naturel et une élégance remarquable. Il a beaucoup d'esprit, d'entrain, de verve et des intentions comiques que l'auditeur saisit du premier coup, ce qui est une qualité fort rare. Ses modulations sont fréquentes, mais toujours heureuses, et l'on sent qu'elles n'ont pas été cherchées. Rien dans sa musique ne trahit le travail ni l'effort. Sa mélodie est originale, et souvent très-distinguée.

L'ouverture de Georgette est vive, légère et pleine de verve. Entre un *six-huit* d'une extrême rapidité et un *deux-quatre* plus développé, varié et très brillant, l'auteur a placé un chant moins animé, dont on a remarqué l'élégance originale. Les couplets de Georgette sont charmants. Le trio où les trois barbons se disputent le cœur de la meunière est pétillant de gaîté, et d'une volubilité étourdissante.

Le duo de Georgette avec André brille par d'autres qualités, la grâce, la finesse et une légère teinte sentimentale qui ne perd jamais, pourtant, le caractère bouffe imprimé à toute la partition. La dernière partie de ce morceau roule sur une phrase: *Il faut nous séparer, il faut partir*, dont M. Auber, le grand maître en ce genre, ne désavouerait pas l'élégance. Il y a encore un duo entre Georgette et M. Corbin, et un quatuor, qu'on a vivement applaudis, et très-justement. Le début de M. Gevaert nous promet un compositeur.

L'ouvrage est fort bien exécuté, par l'orchestre d'abord, qui a fait preuve d'une décision, d'une netteté, d'une délicatesse de touche, d'une finesse de nuances, d'une verve enfin qu'on ne saurait trop louer, et qui font le plus grand honneur à son chef, M. Deloffre; puis par les acteurs, MM. Leroy, Grignon, Cabel et Sujol, et surtout par une jeune cantatrice, Mlle Girard, dont le jeu est plein de naturel et de finesse, qui a une voix fort agréable qui vocalise à merveille, qui *phrase* avec élégance, qui a de l'intelligence, du style, de la grâce, de l'expression et qui certainement ira loin, si elle ne s'arrête pas en chemin.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS, 4 décembre 1853, p. 2.

Journal Title:	REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	4 December 1853
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°49
Year:	20 ^e année
Series:	None
Issue:	4 Décembre 1853
Livraison:	None
Pagination:	420
Title of Article:	Théâtre-Lyrique
Subtitle of Article:	GEORGETTE OU LE MOULIN DE FONTENOY, <i>Opéra bouffe en un acte, paroles de M. Gustave VAEZ</i> [Vaëz], musique de M. GEVAERT.
Signature:	G. HÉQUET
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None